

Ulrich Peltzer: Politik und Gewalt

Vier Agitatoren, die einen fünften, der zuviel Mitleid an den Tag legte, ermordet haben, begründen ihre Tat vor einem Bühnen-Parteigericht, einem sogenannten Kontrollchor, mit folgenden Worten: „Aber nicht andere nur, auch uns töten wir, wenn es nottut/ Da doch nur mit Gewalt diese tötende/ Welt zu ändern ist, wie/ Jeder Lebende weiß./ Noch ist es uns, sagten wir/ Nicht vergönnt, nicht zu töten. Einzig mit dem/ Unbeugbaren Willen, die Welt zu verändern, begründeten wir/ Die Maßnahme.“

So heißt auch das Lehrstück Brechts von 1930, *Die Maßnahme*, dem diese Zeilen entnommen sind. Im Rückblick auf die Entstehungszeit des Stücks wie auf die Geschichte der kommunistischen Orthodoxie als dem historisch folgenreichsten Versuch, die Welt zu ändern, bzw. eine „neue Welt“ zu schaffen, scheint mir dreierlei bemerkenswert: Neben der im 20. Jahrhundert in zahlreichen Varianten (politisch, ästhetisch etc.) auftauchenden Gewissheit, dass eine Weltveränderung um jeden Preis in Angriff zu nehmen sei, die damit oft verbundene und als unhintergebar verstandene Konsequenz, es habe das mit Gewalt zu geschehen (da die zu ändernde Welt selbst eine *tötende* ist), sowie die grausame Bereitschaft, auch Mitglieder der eigenen Bewegung zu opfern, d. h. zu töten, sollten sie sich im Kampf um die Welt als dysfunktional erweisen.

Nach den Erfahrungen der letzten hundert Jahre, die uns zu einer Befreiung des Politischen von jeder Art eschatologischer Rhetorik geführt hat und das Brecht'sche Blankverspathos ziemlich alt aussehen lässt, ist eigentlich nur noch die vage Hoffnung geblieben, es könne – irgendwie – möglich sein, die Welt – irgendwie – zu einem Platz ohne Elend zu machen. (In der Kunst: einem Ort avanciertester Ansprüche) Kategorisch ausgeschlossen bleibt die Option der Gewalt, die sich unverhüllt allein noch in Bandenkriegen, in ‚ethnischen Säuberungen‘ und niedrigschwelligem Militäreinsätzen zeigt, in der Regel fern von Europa, also uns. Verloren gegangen ist im Prozess dieser nachholenden Säkularisierung politischen Handelns ein umfassenderer Begriff von Welt als dem eines bloß global-ökologischen Zusammenhangs, einer Summe technischer Relationen (das Klima, die Staatsverschuldung, Wachstumsraten und Börsenkalamitäten). Im Bezug auf die in Brechts *Maßnahme* verhandelte Entscheidung notiert Alan Badiou in *Das Jahrhundert*: „Heute wissen wir, dass, wenn die Idee tot ist, auch der Henker stirbt. Die Frage ist, ob aus dem legitimen Wunsch nach dem Tod des Henkers auch der Imperativ ‚Lebe ohne Idee‘ folgen muss.“

Das Problem könnte also darin bestehen, wie man wieder zu einer Idee von Welt kommen kann, die einerseits über das rein Technische (‚den Untergang abwenden‘) hinausginge, und andererseits die in jeder Repräsentationsform verborgene Gewalt, auch und eben gegen Vertreter dieser Idee, verhindern würde. Dass man in der Zukunft überhaupt eine solche Idee braucht, scheint mir

(in letzter Zeit häufiger) unausweichlich zu sein; nicht zuletzt die Renaissance des Religiösen deutet darauf hin, und wenn es etwas zu verunmöglichen gilt, dann eine erneute Aufladung der Diskurse (um Weltveränderung) mit sakralen Elementen. Mit Prophezeiungen und Ankündigungsgesten, mit deklamierender Unschuld so gut wie mit all den kaum verhohlenen Drohungen, wie sie der anfangs zitierten Passage bis zur Unverdaulichkeit eingeschrieben sind.

Im weitesten Sinn müsste es um ein Bild des 21. Jahrhunderts von sich selbst gehen, das eine andere Referenz für politische Architekturen bieten würde als jene, die das 20. in seinem Exzess von Heilsbotschaft und Militanz zur Verfügung gestellt hat. Dass dazu immer zwei gehören, insbesondere was die Frage der Gewalt betrifft (die Welt als eine immer noch *tötende*), kann hier nicht weiter ausgeführt werden. Und auch nicht, wie erforderlich eine solche Referenz wäre, um Wiederholungen zu vermeiden. Wozu nur das Denken imstande ist, nicht aber das Gedächtnis. Doch damit betreten wir ein neues Feld, das hier nicht zur Debatte steht.

Ulrich Peltzer : Politique et Violence

Quatre agitateurs ayant assassiné un de leurs camarades qui avait fait preuve d'une trop grande compassion justifient ainsi leur acte devant la mise en scène d'un tribunal du parti, appelé chœur de contrôle : "Pourtant nous tuons non seulement les autres, mais aussi les nôtres, quand il le faut./Car seule la violence peut changer/ce monde meurtrier, comme/le savent tous les vivants./Il ne nous est pas encore permis, disions-nous,/de ne pas tuer./C'est uniquement par la volonté inflexible de changer le monde que nous avons motivé/cette décision."

La Décision, tel est justement le titre de la pièce didactique écrite par Brecht en 1930, dont sont extraites ces lignes. Si je considère à la fois la date de cette pièce et l'histoire de l'orthodoxie communiste comme LA tentative historique de changer le monde, ou plutôt de créer un "nouveau monde", trois éléments me semblent importants : la certitude, apparue au XX^{ème} siècle sous de multiples variantes (politiques, esthétiques etc.), qu'il fallait à tout prix entreprendre de changer le monde, la conséquence souvent liée à cette certitude et jugée inéluctable, à savoir que cela ne peut se faire que par la violence (puisque le monde à changer est lui-même *meurtrier*), et enfin la cruelle propension à sacrifier, c'est-à-dire à tuer, même des membres de son propre mouvement s'ils s'avèrent dysfonctionnels dans leur combat.

Après les expériences des cent dernières années, qui nous ont amenés à libérer le politique de toute rhétorique eschatologique et donnent au pathos poétique de Brecht un air assez vieillot, il ne nous reste plus que le vague espoir qu'il devrait être possible, d'une manière ou d'une autre, de faire du monde, d'une manière ou d'une autre, un lieu sans misère. (En art, on dirait le lieu des plus hautes ambitions). L'option de la violence est catégoriquement exclue, la violence flagrante ne se manifestant plus qu'à travers les guerres de clan, les "épurations ethniques" et les frappes chirurgicales – généralement loin de l'Europe, c'est-à-dire loin de nous. Ce que nous avons perdu, dans ce processus réparateur de sécularisation du commerce politique, c'est une conception du monde plus large qu'une simple cohésion écologico-globale ou que la somme de rapports techniques (le climat, l'endettement de l'Etat, les taux de croissances et les catastrophes boursières). Alain Badiou note dans *Le Siècle*, en se référant à la décision négociée dans la pièce de Brecht : «Nous savons aujourd'hui que quand l'idée est morte, le bourreau meurt aussi. Reste à savoir si du vœu légitime que meure le bourreau doit s'inférer l'impératif : "Vis sans idée"».

Le problème pourrait donc se résumer à la question de savoir comment revenir à une idée du monde qui, d'un côté, irait au-delà de la pure technique ('désamorcer le déclin'), et empêcherait d'un autre côté la violence cachée dans toute forme de représentation, y compris justement contre les défenseurs de cette idée. Il me semble

inévitables, en particulier ces derniers temps, que l'on aura besoin à l'avenir d'une telle idée, en témoigne notamment la renaissance du religieux. Et s'il faut empêcher quelque chose, c'est bien de charger les discours (sur le changement du monde) d'une nouvelle dimension sacrée, c'est-à-dire de prophéties et d'effets d'annonce, de l'innocence proclamée et de toutes les menaces à peine cachées qui sont inscrites jusqu'à l'indigestion dans le passage cité de Brecht.

Il devrait s'agir, plus largement, de l'image que le XXI^{ème} siècle se ferait de lui-même, une image qui proposerait une autre référence politique que celle que le XX^{ème} siècle a diffusée dans son excès de volonté salutaire et de militantisme. Cela nécessite naturellement deux acteurs, en particulier en ce qui concerne la violence (le monde comme étant encore un monde *meurtrier*), mais c'est un aspect que nous ne pouvons davantage développer ici. Pas plus d'ailleurs que la nécessité d'avoir cette référence pour éviter les répétitions. Car la pensée en est capable, mais non la mémoire. Mais nous abordons là un nouveau domaine qui nous éloignerait de notre débat.

Traduit de l'allemand par Barbara Fontaine